

La bouche de Diégo s'ouvrit, mais aucun son ne put s'y frayer passage. Ses yeux, injectés de sang, attestaient la révolution terrible qui venait de s'opérer en lui. Épouvante, humiliation, surprise, les sentiments les plus contraires se heurtaient dans son cerveau bouillant. Il était anéanti.

Enfin il bégaya avec effort :

— Vous ici, mon frère !

— Pour ma honte et mon malheur ! répondit Ruiz.

— Qu'ordonnez-vous ? reprit-il en baissant la voix et les yeux, comme s'il eût compris qu'il n'avait ni pardon à espérer de son frère, ni rémission à attendre de Dieu.

— Sortez de ce palais par l'issue commune, senor ; mais relevez la tête, et chassez, si vous le pouvez, cette pâleur qui ne sied qu'au criminel. Tâchez au moins de dérober notre ignominie à la curiosité de nos frères en noblesse, les bons *idalgos* de Castille. Allez ; Juan de Valdesillas vous conduira chez lui, et tout à l'heure je vous rejoindrai.

— Partons, dit Valdesillas.

— Et vous, ami, continua Ruiz en s'adressant au commandeur, vous avez notre secret...

— La tombe, répliqua vivement Valdesillas, ne le gardera pas mieux que moi.

Et le commandeur sortit suivi de don Diégo de Soria.

Don Ruiz, demeuré seul, se sentit accablé sous le poids de son infortune. Des murmures insultants lui traversaient la tête, et il entendait tinter autour de lui ce mot poignant : Déshonneur ! déshonneur ! Il souffrait, il respirait à peine, il crut que la vie se retirait de son cœur.

Tout à coup un bruit imperceptible le tira de cette cruelle extase ; il leva les yeux et jeta une exclamation où vibra son âme tout entière. Fernande était devant lui.

XII.

UN RETOUR VERS LE PASSÉ.

Don Ruiz se crut transporté dans un autre monde. Il ne songea pas même à se rendre compte de la présence de Fernande au palais, ni à se demander comment et pourquoi elle s'y était introduite. Il ne chercha pas l'intention... il ne vit que le fait, pour s'en réjouir comme d'un bienfait du ciel, pour l'accepter avec ivresse. Il se précipita vers elle, saisit ses deux mains dans les siennes, les couvrit de baisers, et ensuite, comme s'il eût voulu la défendre d'un grand péril, l'entoura lentement de ses deux bras, étrointe aussi chaste et aussi pure que l'eût été celle d'une mère protégeant sa fille. Fernande, heureuse au milieu de l'angoisse qui la déchirait, s'abandonna à cet élan de tendresse dans lequel elle était au moins de moitié. Pendant un instant ce fut un oubli complet du passé, une insouciance entière de l'avenir. Pendant une minute ils redevinrent les amants de jadis, les fiancés d'autrefois. Mais bientôt le sentiment de la douleur présente vint s'élever entre eux comme une barrière de flamme. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre comme s'ils craignaient leur amour, comme s'ils avaient peur d'eux-mêmes. Fernande, surtout, honteuse d'avoir trop naïvement livré le secret de son cœur, baissa les yeux en rou-

gissant et murmura ces deux mots :

— Que faire !

Don Ruiz, ramené par cette exclamation au sentiment d'une réalité lugubre, ne trouva que la force de répéter :

— Que faire !

Après quelques minutes d'un silence pénible, Fernande se rapprocha de Ruiz, et lui dit d'un accent inspiré :

— Don Ruiz, je n'ai plus de père, et en le perdant, j'ai perdu le plus sûr et le plus respectable des appuis. Ma mère est mourante, et si je pleure devant elle, mes larmes la tueront. Voulez-vous remplacer mon père, don Ruiz ? Voulez-vous que je vous parle comme je parlerais à mon père ?

— Pourquoi cette question, Fernande ? douteriez-vous de moi ?

— Non, ... je ne doute point de vous... Mais depuis votre retour, tant de secousses ont affaibli votre confiance, tant de soupçons vous ont été inspirés sur moi, qu'il me semble que votre affection en a dû être ébranlée, et que je crains de ne plus retrouver au fond de votre cœur cette indulgente sympathie qui jadis répondait si bien à ma voix, quand elle exprimait une espérance ou un regret.

— Don Ruiz est aujourd'hui ce qu'il était alors, Fernande, ou s'il n'est plus le même, c'est que son amour est devenu de l'adoration, c'est qu'il s'est augmenté encore de toutes les souffrances que tu as subies et de tout le malheur qui t'attend !

— Vous m'aimez !

— En as-tu douté un seul instant, Fernande !

— Oh ! ne dites pas cela, Ruiz ! ne dites pas que vous m'aimez, ou bien je vais croire que vous voulez vous jouer de moi, de ma faiblesse, des mes tortures... Jeter en ce moment sur mon cœur une étincelle brûlante, c'est y rallumer un incendie que l'honneur me dit d'éteindre, que Dieu m'ordonne d'étouffer !... Et d'ailleurs, ce n'est pas un rêve... Depuis le jour où je vous ai revu, au milieu des bouleversements de cette fête inachevée, depuis l'heure où vous avez accepté, avec un saint oubli de vous-même, cette tâche dure et cruelle de servir et de protéger une pauvre femme que vous pensiez coupable envers vous, j'ai continuellement tremblé à votre approche, frémi sous votre regard ! Mon ancien amour, à moi, avait retrouvé à votre vue toute sa force et toute sa profondeur. A chaque instant, il voulait s'élancer hors de ma poitrine... Cent fois par jour, je le sentais prêt à se trahir, à s'exhaler en larmes ou en cris de joie, à monter du cœur aux lèvres !... Mais vous veniez, Ruiz, et toutes ces voix intimes, voix de bonheur et d'espoir, qui bruisaient au fond de moi-même en votre absence, se taisaient quand vous étiez là, debout, près de moi, pressant ma main de votre main froide, et glaçant tous ces doux élan de mon âme d'un seul sourire, aussi froid que votre main... Si bien, Ruiz, que tout en conservant dans mon cœur le trésor sacré de mon amour, je redoutais votre approche comme celle d'un juge sévère ; en un mot j'avais peur de vous !

— Peur ! et cependant, bien que je te crusse coupable, ton pardon fut la première pensée de mon cœur...

— Pourquoi ne fut-il pas le premier mot de ta bouche ?